

20220128 InfoMigrants

<https://www.infomigrants.net/fr/post/38182/amadou-migrant-congolais-parti-a-mayotte--je-me-disais-que-jallais-finir-noye-dans-la-mer-et-mange-par-les-poissons>.

Témoignages



La traversée des Comores à Mayotte se fait en kwassa kwassa, des petits canots de pêche en bois. Crédit : Préfet de Mayotte/Twitter

Amadou, migrant congolais parti à Mayotte : "Je me disais que j'allais finir noyé dans la mer et mangé par les poissons"

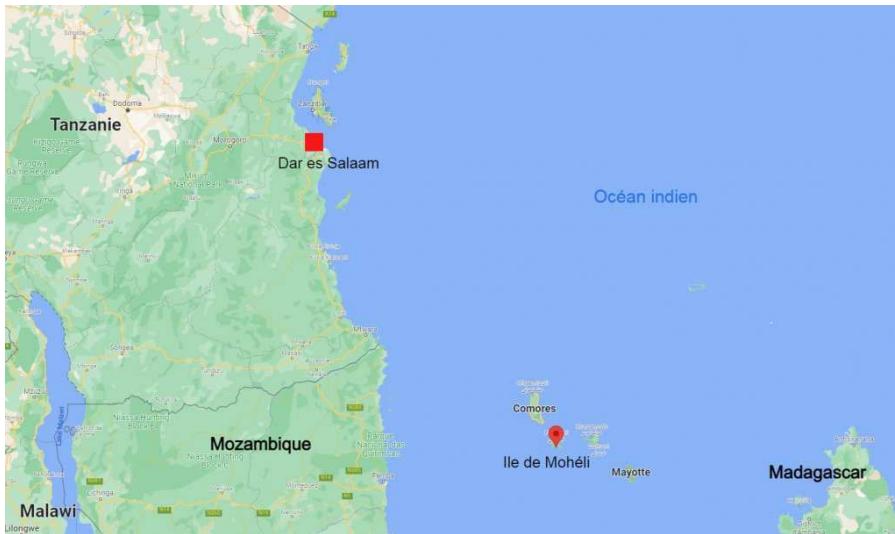
Par [Marlène Panara](#) Publié le : 28/01/2022

Employé dans une association de défense des droits des femmes, Amadou, menacé de mort, a été contraint de fuir la République démocratique du Congo. Après un court exil en Tanzanie, il décide de prendre la mer pour Mayotte, sur les conseils de ressortissants comoriens. Au bout de deux tentatives avortées, il finit par atteindre son but, au péril de sa vie.

Amadou a été forcé de quitter son pays, la République démocratique du Congo (RDC), le 1er octobre 2018, "pour échapper à la mort". Quelques semaines avant son départ, il avait été kidnappé par des miliciens de la région du Nord-Kivu, à l'est, et torturé pendant plusieurs jours. Ces mêmes miliciens que des femmes avaient accusé de viols et d'agressions sexuelles auprès d'Amadou, alors militant au sein d'une association pour la défense des droits des femmes dans la région. Son binôme, qui l'accompagnait dans ses missions, a été tué par balles à son domicile. Quand il apprend sa mort, Amadou décide de fuir loin de Goman, direction la Tanzanie.

"Après avoir traversé le Rwanda dans un camion de marchandises, j'ai atterri à Kariakoo [un quartier de la capitale tanzanienne de Dar es Salaam, ndlr]. J'ai obtenu de l'aide auprès de quelques compatriotes, originaires du Sud-Kivu, qui travaillaient dans un salon de coiffure. Grâce à eux, j'ai trouvé du travail. J'ai vendu des cigarettes, et j'ai aussi lavé les assiettes dans des restaurants. Mais je n'avais pas de logement, je dormais toutes les nuits dans le salon.

Au bout de neuf mois, des Comoriens qui venaient nous voir régulièrement, m'ont dit : 'Africa ! C'est comme cela qu'ils m'appelaient. Il faut que tu ailles à Mayotte'. Je n'en avais jamais entendu parler. Ils m'ont assuré que là-bas, les Africains comme moi étaient protégés. J'ai accepté. J'ai payé 400 euros et un matin, avec d'autres personnes, je suis monté dans un grand bateau de marchandises, avec des conteneurs. Le voyage a duré trois jours.



Dar es Salaam se situe à environ 800km des Comores. Crédit : Google maps

Au large des côtes comoriennes, des petites pirogues sont venues nous chercher. Elles nous ont emmenés sur l'île de Mohéli. On est resté caché là, dans la brousse. Des personnes nous apportaient du riz, je ne sais pas d'où elles venaient. Au bout de deux jours, il était temps de partir pour Mayotte. On est monté à 25 personnes, dont trois enfants, dans un petit bateau de pêche en bois, en pleine nuit. On était très serrés les uns aux autres. Chacun essayait de mettre son pied, son bras, où il pouvait.

Pour amener les migrants des Comores à Mayotte, les passeurs empruntent des kwassa-kwassa, des petits canots utilisés par les pêcheurs de l'archipel. À fond plat et équipés d'un ou deux moteurs, ils mesurent en général de 7 à 10m de long, pour 1m de large. À l'origine, le "kwasa kwasa" est le nom d'une danse congolaise très rythmée et saccadée. Le terme a fini par désigner ces pirogues légères, car elles tanguent énormément.

>> À (re)lire : [Mayotte : au moins 3 morts dans le naufrage d'un bateau de migrants](#)

Au bout d'une heure et demie, peut-être deux, on a fait demi-tour. D'après ceux qui conduisaient l'embarcation, il y avait trop de contrôles en mer. Le lendemain, on est partis très tôt le matin, vers 4h. Mais il y avait trop de vent. C'était trop dangereux. Alors on est retournés sur la plage. Pour la troisième tentative, le bateau a pris la mer à 23h. Le voyage a été terrible. Il y avait des femmes qui vomissaient, des personnes blessées. Surtout, l'eau n'arrêtait pas de rentrer dans le kwassa-kwassa. On faisait tout ce que l'on pouvait pour éviter qu'elle ne le submerge. On enlevait l'eau avec un bidon d'essence en plastique coupé en deux.

Transportés "comme des vaches qu'on emmène à l'abattoir"

J'avais peur. Chez moi, personne n'était au courant de cette traversée. Je me disais : 'Je vais finir noyé dans la mer, et mangé par les poissons. Et ma famille croira que je vais bien, alors que je serais mort'.

Les passeurs n'arrêtaient pas de nous crier dessus. Ils disaient : 'Arrêtez de pleurer, sinon on vous jette dans l'eau'. Chacun priait dans sa propre langue.

Le trajet a duré six heures. On est arrivé le 20 août 2019, au large du petit îlot de Mtsamboro, dans le nord de Mayotte. On nous a transportés comme des vaches qu'on amène à l'abattoir.

Les passeurs nous ont ordonné de descendre et de continuer à pied. On a marché jusqu'à la plage, avec de l'eau jusqu'à la poitrine. On portait les enfants sur nos épaules. Nous avons débarqué comme ça, personne n'a pu prendre ses affaires. Elles sont restées dans le bateau, et les passeurs sont repartis avec. Les Comoriens avaient quand même eu le droit d'emporter leurs téléphones qui, pour ne pas prendre l'eau, étaient emballés dans des préservatifs. Nous les Africains – on était cinq – nous n'avions rien.



Pour atteindre Mayotte, la plupart des migrants partent des îles d'Anjouan et de Mohéli. Crédit : Google map

Tout le groupe a passé la nuit sur la plage. Le lendemain matin, on a commencé à marcher avec mon petit groupe, des Rwandais et des Burundais. Sur le marché, certaines personnes nous criaient : ‘Clandestins !’, ‘Africains !’. Seul un chauffeur de taxi nous a aidés, et nous a emmenés gratuitement dans les locaux de [Solidarité Mayotte](#).

L'association, basée à Mamoudzou, est une Structure de premier accueil, d'orientation et d'accompagnement social pour demandeurs d'asile (SPADA). Elle a pour but d'informer, d'orienter et d'accompagner les primo-demandeurs d'asile. C'est avec les travailleurs sociaux de l'association, en partenariat avec le ministère de l'Intérieur notamment, que les demandeurs font par exemple leur premier entretien et prépare leur dossier.

Quand je suis arrivé sur place, c'était fermé. On était vendredi soir. J'ai attendu deux jours devant la porte. J'ai dormi sur des cartons qu'il y avait sur le trottoir. Le lundi, quelqu'un de l'association m'a donné une brosse à dents et un tube de dentifrice. Mais il n'y avait plus de place dans le centre. J'ai dormi deux semaines dehors.

>> À (re)lire : [Demande d'asile à Mayotte : les autorités ne respectent pas le droit européen, selon le Conseil d'État](#)

Durant ces 15 jours, j'étais vraiment mal. Je me suis senti abandonné. Je n'avais rien, même pas une couverture. Je ne connaissais personne. On m'avait dit qu'à Mayotte, je serai protégé. C'était faux. La nuit, je pleurais beaucoup. Je me disais : ‘Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?’ Je finissais là, couché sur un carton, à cause de mon métier. Pourtant je n'avais fait que mon travail.

Aujourd'hui, Amadou vit dans [un banga, une habitation de fortune en tôles](#), avec six autres ressortissants du continent africain. Il est bénévole au sein de plusieurs associations de l'île, dont la Croix-Rouge et Solidarité Mayotte.

Faire du bénévolat me rend heureux et plus fort. Aider les autres, je sais faire, et puis j'apprends encore tous les jours. Je ne peux pas travailler en attendant la réponse à mon recours auprès de la CNDA [Cour nationale du droit d'asile, ndlr]. Ma première demande d'asile a été rejetée. Mais je garde espoir".